



**Alain Schifres**

# SYMPA

**le dilettante**



Alain Schifres

# *Sympa*

*Voyages au pays gentil*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © le dilettante  
© le dilettante, 2016

ISBN 978-2-84263-875-7

*Celui-ci est pour Yaya*



I

FORTUNE DU SYMPA  
ET TRIOMPHE DU CLICHÉ



Qui aurait cru au siècle dernier à tout ce sympa ? Il s'était alors passé cette chose bizarre : les années 80. On buvait de la tequila sur des chaises en fer sous des ventilateurs en bois. On disait Vive la crise. On expliquait aux pauvres qu'ils s'en sortiraient en devenant riches et qu'en attendant, ils seraient plus pauvres si les riches étaient moins riches. Paribas ouvrit ses portes au petit actionnaire. C'était de la magie pure. Du cynisme féérique. Puis la crise dura. On devint scout. On donna dans le bêta. On se souhaita Bonne journée jusqu'à point d'heure. On se demanda si les animaux étaient des gens comme nous.

L'idée d'enquêter sur le sympa m'est venue quand mon amie Olivia, laquelle m'avait parlé sobrement de son premier bébé comme d'un « petit mec à mourir » en fit un second six ans plus tard qu'elle déclara « très sympa ».

– Qu'entends-tu par là ? lui demandai-je.

– Il fait sa nuit.

L'époque avait changé.

Si vous voulez une idée de l'esprit du sympa, en regard, disons, de l'extase, du ravissement ou même du pied absolu, reprenez le chewing-gum que vous avez collé sous votre bureau en prévision des mauvais jours : en séchant, il s'est rechargé en sucre, mais le mâcher est un plaisir pauvre. Ou bien, songez à un bretzel mou. Ou encore, tapez dans un ballon flapi. Le sympa a quelque chose d'un peu fade, d'un peu décevant et d'un peu dégonflé. Il tient son prix d'être comparé au réel qui lui est électrique, brutal, cassant et dur. On se heurte au réel. On se lustre à la gentillesse. Le sympa est un lubrifiant des relations sociales. Quand on vous parle du « vivre-ensemble » et qu'il est question de « faire société », vous n'êtes pas dans une réunion de cheftaines sous amphétamines, mais dans ce monde bonbon qu'on nous fabrique pour oublier comme sont méchants les hommes et âpre le destin.

L'univers du sympa est composé de boutiquiers, de masseurs ayurvédiques, de quêteurs de rue et de beaucoup de restos – nom sympa pour restaurants. On y trouve également des coupes de champagne et des marques de potage. Exemples extraits de mes fiches :

Sont *plutôt sympas* : les prix bas, les bons plans, la fête des voisins et le rapport qualité-prix.

Sont *sympas* : le nouveau bébé d'Olivia, le petit libraire, les rondeurs chez une femme et l'idée, dans la soupe de cresson, d'ajouter une cuillerée de crème et un peu de ciboulette.

Sont *très sympas* : les spectacles de rue, les applis, les cafés philosophiques, les salons de l'Agriculture et mes nouvelles sandales.

Sont *encore plus sympas* : le même modèle en vert. D'après la vendeuse.

On rencontrera beaucoup de clichés dans ces pages. Dans une société du câlin, ils sont un moyen efficace d'éviter de souffrir, c'est-à-dire de penser. Ils tiennent éloignée la chair du monde. Une idée toute faite n'étant plus à faire, ils sont inusables et se renouvellent à l'infini comme des tics.

En ces temps d'effroi, où les faits ont besoin, pour « passer », d'être blanchis comme le produit d'un casse, les poncifs forment une vérité de remplacement, de confort, du dimanche. Pour le dire comme Aldous Huxley : « 62 400 répétitions font une vérité. »

Autant l'avouer : je crois aux clichés. Ils me suivent partout comme des icônes de voyage. Ne faut-il pas une certaine foi pour se lancer dans l'exploration d'un concept aussi tartemolle que le *sympa*? Mes poncifs m'ont façonné depuis l'enfance, et je leur dois d'être un homme comme tous les hommes, à moitié raisonnable, à moitié abruti.

Je n'ai pas dit bête. J'ai dit abruti.

*Raisons d'apprécier les idées reçues :*

1 – Le lieu commun est ce qu'il y a d'hébéte en nous, je veux bien, mais il devient très vite comme sa raie de côté, de ces choses impossibles à changer. Même Hitler, décrit comme volontaire, a-t-il jamais changé sa raie de côté?

2 – On aurait tort de croire que les poncifs interdisent les questions. Ainsi, pourquoi sommes-nous toujours au début ou à la fin d'une époque, et jamais au milieu? Pourquoi est-ce toujours la seconde pantoufle qu'on perd, et jamais la première?

Je crois aux clichés comme à ces bandes scratch qui permettent, ai-je lu dans un « féminin », d'enfiler ses shoes easy. Ce sont des commodités, mais aussi de petits compagnons. À les mépriser, vous serez bien empêché le jour où vous aurez à vraiment côtoyer une idée reçue. Pour ma part, j'ai rencontré l'Écossais roux. Il avait une bonne descente et de gros genoux sous son kilt et quelque chose me dit qu'il n'avouerait jamais s'il portait un caleçon. À cause de quoi, je n'étais pas sûr qu'il s'agît d'un cliché, jusqu'au moment où il voulut me taper une cigarette. Je fume la pipe, dis-je. On ne prête pas sa pipe, le gars fût-il de Glasgow. Alors il me proposa de payer l'addition. Que je paye l'addition. Il avait

oublié de changer de l'argent, m'expliqua-t-il avec ce bizarre accent bourguignon qu'ils ont là-bas.

De même qu'il y a forcément une forme de vie dans l'univers – ressemblât-elle ou non à ce genre de truc gluant que les chats vous rapportent du jardin – il y a nécessairement un stéréotype quelque part qui vous attend.

*Bonjour monsieur. Besoin travaux pas chers ?  
Changer flexibles ?*

Ce sera le plombier polonais.

L'auteur de ces lignes est conscient cela dit qu'il y a, comme certains carrefours, des lieux communs dangereux. Il a connu un cliché ambulante qui a passé la guerre sous le faux toit d'un grenier, pourchassé par des poncifs sanguinaires. (Mais qui bien sûr chantaient du Schubert a cappella et se dévouaient aux vieilles dames.)



# BLANCHIMENT



## Je résorbe le chômage

Pour cela, je me sers de la *courbe*. Pris au lasso, mon chômage résiste et se cabre, mais je lui rends de la corde et bientôt il s'épuise.

La courbe du chômage. Ce galbé. Cet arrondi. Ces hanches. Le chômage est anguleux, massif. On s'y cogne comme dans un meuble. Il est la dure réalité : est-il jamais question de réalité douce ? La courbe en revanche, quelle douceur. Le chômage, c'est Zola. La courbe, c'est *L'Odalisque*.

Rappelez-vous les « seuils ». Les un, deux, trois millions de chômeurs. À chaque fois, on présageait l'apocalypse. Le chômage montait, montait. On n'en voyait jamais le bout. Le chômeur se sentait condamné. Il s'affaissait. Il restait de longues heures les yeux vides. Du jour que la courbe fut installée par les statisticiens, l'horizon s'est ouvert. Le chômage monte, mais la courbe s'infléchit. C'est sa nature. La courbe contient le point où elle s'inverse. Qu'est-ce qu'une courbe sans inversion ? C'est une espèce de droite. Elle tend vers l'infini. Avec la courbe, mon chômage peut grimper, mais comme au Tourmalet. À chaque tour de roue, le col se

rapproche. Au-delà s'étend la vaste plaine aux bosquets riants et aux barrières blanches que l'économiste célèbre sous le nom de plein emploi.

## Je libère les femmes du patois de leurs mums

Les scènes de liesse de la Libération, ces Parisiennes en robe légère enlacées aux GI m'évoquent toutes ces filles libérées par l'anglais.

Prenez l'exemple de madame P. de Brétigny-sur-Orge. Hier, madame P. avait le teint hâve, le visage pensif et les cheveux en bandeau. Végétarienne, elle rongait des carottes et apportait au bureau sa gamelle pleine de graines pour serins. Elle fréquentait près de son travail, solitaire, un petit restaurant sans fenêtres décoré de l'*Arlequin* de Picasso. Ses lèvres blanches laissaient échapper une odeur de levure et de chou fermenté. Ses enfants refusaient de l'embrasser. Elle pleurait, amère, serrant un mouchoir de fil dans ses mains exsangues. Aujourd'hui, madame P. est veggie. Elle a le sourcil wild, le teint healthy et c'est dans une lunchbox de plastique rouge qu'elle apporte son tofu au bureau, car c'est une working-mum. Elle fait des retraites détox, prend des douches green – et peu importe de quoi foutre il s'agit – et tient sa sporty silhouette de ce qu'elle est addict au trail. Ses enfants l'accueillent avec des wow, des waow et des wouah

(anciennement oh, oh oh, oh oh oh) voire des wouaf (ah ah). Personne dans le quartier ne reconnaît madame P. (En revanche, elle a toujours ses dents de lapin.)

*Depuis que je lis Elle et Madame Figaro, je ne suis plus la même femme, nous écrit-elle de Brétigny-sur-Orge.*

<u>LES BEAUX SENTIMENTS</u>	<u>51</u>
<u>Assistance</u>	<u>53</u>
<u>Sans frontières</u>	<u>55</u>
<u>Que tout le monde vaut mieux que ça</u>	<u>59</u>
<u>Qu'aurais-je fait?</u>	
<u>(ma conduite sous l'Occupation allemande)</u>	<u>63</u>
<u>Peut-on rire de tout?</u>	<u>67</u>
<u>L'ACTUALITÉ SANS PEINE</u>	<u>71</u>
<u>Tout-info</u>	<u>73</u>
<u>L'auberge des marronniers</u>	<u>81</u>
<u>RITUELS</u>	<u>85</u>
<u>Le grand chassé-croisé</u>	<u>87</u>
<u>Les charges</u>	<u>89</u>
<u>La réforme</u>	<u>91</u>
<u>Une équipe resserrée</u>	<u>95</u>
<u>CROYANCES</u>	<u>99</u>
<u>Le bouche-à-oreille</u>	<u>101</u>
<u>L'eau est bonne</u>	<u>105</u>
<u>La justice de mon pays</u>	<u>107</u>
<u>Nostalgie</u>	<u>111</u>
<u>Rien ne sera plus comme avant</u>	<u>115</u>

II  
LES RAVIS DE LA CRÈCHE  
ET  
AUTRES SANTONS DU PAYS SYMPA

<u>Le bon sens</u>	121
<u>La Française</u>	123
<u>Les Français</u>	127
<u>La grand'mère</u>	131
<u>Le quadra</u>	135
<u>Mousquetaires</u>	139
<u>Le voisin</u>	141
<u>Personnages</u>	145
<u>L'animal politique</u>	149
<u>Le motard en colère</u>	151
<u>L'enfant juif</u>	155
<u>Génération</u>	159
<u>Le ténor du barreau</u>	161
<u>Femme environ 35 ans</u>	163
<u>Poupou</u>	167
<u>La mélancolie ou « le bonheur d'être triste » (Victor Hugo)</u>	171